

LA TRADITION KABBALISTIQUE
ET SES PENDANTS
DANS LE CHRISTIANISME
ET L'ISLAM AU MOYEN ÂGE

QU'EST-CE QUE LA KABBALE ?

Une mystique intégrale ? Un courant ésotérique ? Ou simplement un recueil de traditions, une collection de *midrashim* comme il en existe tant, mais que l'on a opportunément rehaussés d'une incontestable saveur mystique ? Pourtant, quelle que soit la réponse à cette question, une autre reste posée : d'où peut bien provenir cette inspiration mystique dont se réclament les kabbalistes ? Généralement du prophète Élie, un visionnaire dont la Bible n'a conservé aucun oracle écrit et dont les révélations doivent être transmises oralement de maître à disciple... Dans un texte manuscrit édité par Gershom Scholem, un kabbaliste insiste sur l'extrême subtilité de ces sujets et sur l'impossibilité de les consigner par écrit. Ils doivent, conclut-il, être reçus de bouche à oreille (d'une bouche s'adressant à une autre bouche : *tsarikh shé-yequbbal*

*péh el péh*¹). On peut dire que la *communication* mystique exige au préalable une *communion* des êtres. Le discours mystique jaillit du fond de l'âme humaine mais, pour le vivre vraiment, il faut qu'il soit déjà présent au plus profond de soi-même.

Sans qu'il soit permis de poser la moindre question. C'est bien ce que nous apprend dans ses mémoires (*De Berlin à Jérusalem*) le fondateur des études kabbalistiques de Jérusalem, Gershom Scholem, qui relate qu'avant d'être reçu dans un cénacle de kabbalistes dans la cité du roi David, on lui rappela sèchement l'unique condition à son admission dans ce cercle très fermé : écouter sans poser de questions ! Mais des questions sur la kabbale, Scholem s'en posera pendant près de soixante années d'un inlassable labeur...

Les kabbalistes recouraient à différentes sources d'inspiration. Outre le prophète Élie surnommé, il y avait différents moyens, comme le sommeil nocturne au cours duquel, selon une vieille légende talmudique, l'âme effectue une ascension céleste. Elle entre alors en relation avec de vénérables autorités religieuses défuntes qui l'instruisent des secrets de la Tora. Ce tréfonds de l'âme, ce moi profond peut se révéler un excellent vecteur pour communiquer avec des puissances surnaturelles. Et c'est cette relation qui garantit au kabbaliste l'authenticité de son inspiration. À en croire certaines sources kabbalistiques, tel fut bien le cas du fondateur de la kabbale lourianique : chaque nuit, lisons-nous dans un témoignage contemporain, l'âme du *Ari* (Ashkénazi rabbi Isaac = Louri) montait au ciel et les anges du service la conduisaient aussitôt vers l'académie céleste. Les anges lui demandaient à quelle académie elle voulait aller : parfois elle jetait son dévolu sur celle de rabbi Siméon ben Yochai, parfois sur celle de rabbi Aqiba ou sur celle d'un prophète. Et au réveil, Louri exposait aux sages ce qu'on lui avait confié durant la nuit².

Les anciens kabbalistes préconisaient aussi une autre méthode qui pourrait surprendre quelque peu : les larmes ! Il était recommandé de

1. Cité par Moshé Hallamish, *Mavo la-kabbala (Introduction à la kabbale)*, Tel Aviv, 1993, p. 61, note 75.

2. *Ibid.*, p. 86, note 10, qui cite la biographie hébraïque (*Toldot ha-Ari*) de Louri publiée par Méir Benayahou, p. 155.

se lever après minuit et de fondre en larmes car les pleurs favorisent, selon eux, une abondante inspiration mystique.

Parfois aussi, le mystique bénéficie d'une véritable illumination, il est soudain entouré d'un halo de lumière durant son étude. Le fait est attesté maintes fois dans la littérature zoharique. Mais c'est encore Louria qui en est ici aussi le bénéficiaire principal : *même si j'avais étudié pendant quatre-vingts ans d'affilée, je ne serais pas parvenu à vous communiquer ce que j'ai appris durant cet instant où la lumière m'a entouré de toutes parts...* Louria poursuivait en ces termes : *les sages d'Espagne me prièrent de rédiger un ouvrage sur ces révélations durant cette extase mystique. Même si tous les océans se transformaient en encre, tous les roseaux de la terre en calames et tous les firmaments en parchemins, ils ne suffiraient pas pour vous exposer ce que j'ai alors appris. Et lorsque je me mets à exposer un tant soit peu de cette science mystique, je suis littéralement submergé de lumière au point de ne pas pouvoir poursuivre... Je dois alors trouver un petit subterfuge pour vous communiquer ce que je sais par un tout petit canal afin que vous ne soyez pas comme le nourrisson qui s'étrangle en raison d'un trop plein de lait qui afflue dans sa gorge... C'est dire !*

Enfin, une autre méthode consistait à écouter une voix intérieure, appelée *magguid* (en hébreu un récitant), quelqu'un qui vous parle et vous confie des choses excogitées (si je puis dire) par votre moi profond... Le plus célèbre *magguid* fut celui du rabbin et codificateur religieux Joseph Caro qui faisait aussi partie des kabbalistes de Safed. Il nous a laissé un recueil des communications surnaturelles de ce *magguid* qui se manifestait lorsqu'il étudiait la Mishna (partie législative du Talmud) alors que, pour d'autres, le *magguid* ne se manifestait que durant l'étude du Zohar.

Une autre question se pose : pouvait-on commenter les traditions mystiques reçues ou était-il instamment recommandé de n'y rien ajouter et de n'en rien retrancher ? Les deux options sont représentées au cours de l'histoire ; mais le simple survol d'une liste de commentaires du Zohar, véritable Bible de la kabbale, montre que la veine des kabbalistes ne s'est jamais vraiment tarie...

Au fond, cette littérature exégétique d'un type assez particulier qu'on nomme kabbale ou mystique juive, tente, comme dans les autres religions monothéistes (christianisme et islam) de rendre compte, à sa façon, de la divinité, de la question du monde (émanation ou création ?) et de la destination de l'homme. Mais c'est bien Dieu et le mystère de la foi (en araméen *raza de-méhémnouta*) qui occupent la place centrale, tous les autres thèmes traités n'en sont que des ramifications. Et pour apporter des réponses à toutes ces questions, la kabbale s'écarte des voies de la philosophie à laquelle elle s'était, dès l'origine, fortement opposée, mais qu'elle tentera aussi, plus tardivement, d'assimiler en la *repensant* dans un esprit conforme au sien.

Définir l'essence de la kabbale est chose relativement aisée mais nécessite, parallèlement, la mobilisation d'un vaste spectre d'interprétations et de conceptions qui n'en faisaient pas vraiment partie à l'origine et qui ne s'y sont greffées qu'au cours d'une longue évolution. Le symbolisme de l'exégèse kabbalistique de la Bible a inspiré tant de gens qui voulurent y puiser la justification de leurs propres idées ; ainsi, par exemple, des kabbalistes chrétiens¹, des francs-maçons et des adeptes de l'alchimie : peu importait que cette dernière fût vraiment matérielle et vouée à la transmutation des métaux, ou, au contraire, spirituelle et soucieuse de sublimer les passions humaines... Car avant de devenir une *theologia mystica*, la littérature kabbalistique fut d'abord une *receptio symbolica*.

Gershom Scholem, déjà cité, a décrit le grand étonnement du Moyen Âge chrétien en voyant apparaître cette stupéfiante floraison mystique dans un judaïsme considéré comme une survivance du passé, un vieux tronc desséché dont la sève avait été captée par le nouveau rameau chrétien. Cette fécondité, aussi vigoureuse qu'inattendue, prouvait que le judaïsme pouvait encore abriter en son sein une riche vie intérieure et dépasser le cadre étroit du sens littéral. La phrase qui, aux yeux des chrétiens de l'époque, caractérisait le plus souvent – mais pas forcément le plus justement – le judaïsme médiéval, s'énonçait ainsi : *sensus judaicus sensus carnalis* (le sens juif est le sens charnel). Partant, pas d'allégories, ni de formes figurées ni même

1. Auxquels on réservera dans ce livre la place qui convient.

de simples symboles chez les juifs. Rien qu'une doctrine sclérosée, pétrifiée, exclusivement centrée autour d'une pratique mécanique des préceptes divins que l'Église avait, pour sa part, entièrement allégorisés et vidés de leur contenu. En somme, le judaïsme devenait une pure orthopraxie, incapable de générer la moindre pensée mystique. Or, celle-ci finit par naître ou ressurgir et prit le nom de *kabbalah*, la tradition authentique.

Cet arrière-plan de polémique chrétienne a incontestablement pesé de tout son poids sur le développement de la doctrine ésotérique chez les juifs. Avant cette période médiévale où les exégètes chrétiens se grisaient de mystères et d'allégories, pour justement s'écarter du sens obvie des Écritures et s'affranchir ainsi de la Loi, le judaïsme n'avait encore jamais utilisé autant de termes pour désigner ce qui est caché, mystérieux et occulte, comme cette nouvelle littérature mystique allait le faire en hébreu ou en araméen. N'était-ce pas là une réponse indirecte aux reproches des théologiens chrétiens qui se grisaient de mystères, là où les juifs semblaient incapables de transcender le sens littéral des Écritures? Cette propension nouvelle devient littéralement jubilatoire sous la plume de Moïse de Léon, l'auteur de la partie principale du Zohar, qui s'y réfère sans cesse dans ses exégèses. Cette terminologie exégétique pour l'occulte et le mystérieux est très diversifiée : *satoum* (fermé), *hatoum* (scellé), *néélam* (occulte), *ganouz* (enfoui), *amok* (profond), *tamir* (caché), *tсениout* (occultation), *sod* (secret), *raza*¹ (mystère). Signalons aussi ce syntagme araméen qui connut un vif succès et eut des équivalents en latin et en arabe : *raza de-razin*, le secret des secrets, *secretum secretorum*, et en arabe *sar al-asrar*... Pour désigner le couple antithétique exotérique/ésotérique, la tradition juive utilise les termes suivants *niglé/nistar*. Et pour caractériser l'ésotérisme en général on dit *torat ha-sod* ou *torat ha-nistar*. Ou tout simplement, *hochmat ha-kabbala* : la doctrine kabbalistique.

1. Les kabbalistes avaient une prédilection certaine pour la valeur numérique des termes ; et il se trouve que la valeur numérique de RaZa est la même que celle d'OR, « lumière » (207)...

L'EXÉGÈSE ÉSOTÉRIQUE DU TALMUD,
ANCÊTRE DE LA KABBALE

Cependant, même si, dans quelques sources juives anciennes, la littérature talmudique notamment, on lit des exégèses nettement ésotériques, cette nouvelle approche ne soumet jamais les parties juridico-légales du Pentateuque à une interprétation qui les priverait de leur sens premier. C'eût été ouvrir la voie à cet antinomisme honni des juifs alors qu'il constituait les délices des chrétiens. Cette attitude juive, empreinte d'une véritable crainte révérencielle à l'égard de la partie législative du Pentateuque, a toujours caractérisé l'exégèse biblique des kabbalistes depuis les origines, c'est-à-dire des débuts des XII^e-XIII^e siècles (*Bahir* et *Zohar*) à nos jours. C'est précisément pour cette raison que la tradition kabbalistique a vraiment emporté l'adhésion de personnalités strictement orthodoxes tels Abraham ben David de Posquières (1120-1197), l'implacable censeur du *Mishné Tora* de Maimonide, rabbi Salomon ben Adret (1235-1310), connu pour son rôle dans la controverse autour des écrits scientifiques et philosophiques, Joseph Caro (1488-1575), le compilateur du code religieux *Shulhan aroukh*, Moshé Cordovéro (1522-1575), le grand théoricien de la kabbale au XVI^e siècle, Hayyim Joseph David Azoulay, éminente figure rabbinique, etc. Ce dernier n'hésitait pas à écrire que l'étude assidue de la kabbale était supérieure à tout le reste. Il recommandait à tous de lire le *Zohar*, même à ceux qui ne comprenaient manifestement pas ce qu'ils lisaient, car cela est bénéfique à l'âme. Tous ces hommes étaient d'éminentes autorités de la Halakha, la règle normative juive. Une coïncidence absolue entre la mystique et la Halakha était nécessaire pour prouver que la kabbale était la seule tradition authentique du judaïsme. Enfin, alors que les mystiques et les adeptes de courants ésotériques ont généralement tendance à s'affranchir des rites et des dogmes, les grands maîtres de la kabbale n'ont jamais cédé à l'antinomisme. Le cas de Sabbataï Zewi (1626-1676) (sur lequel nous reviendrons plus loin) est l'exception qui confirme la règle.

Mais la kabbale fait aussi preuve d'originalité dans d'autres domaines de l'existence : par exemple, les relations conjugales n'ont jamais été

formellement bannies ni même déconseillées. Le Talmud se contente de rappeler en ces termes que le membre viril ne doit pas occuper de place primordiale dans le corps humain : *si tu le rassasies, il a toujours faim, mais si tu l'affames il est rassasié...* Ce refus d'abstinence absolue sépare les mystiques juifs de ceux d'autres confessions. Le Zohar va jusqu'à affirmer que l'étreinte vertueuse (*ziwwuga kadisha*) et sincère des époux évoque l'unification divine et donne naissance à une harmonie des plus parfaites.

Pour comprendre la naissance ou l'émergence du courant kabbalistique dans le judaïsme rabbinique, et appréhender correctement son essor et sa diffusion depuis la période médiévale jusqu'à l'époque moderne et contemporaine, on doit s'interroger sur la terminologie et sur la manière dont les tenants de ce courant foncièrement ésotérique se définissaient eux-mêmes. Le terme « kabbale », dérivé de l'hébreu *kabbalah*, signifie « réception d'une transmission », donc une tradition, c'est-à-dire un legs religieux ou spirituel transmis par les générations précédentes.

Les adeptes de ce courant ésotérique qui se découvrait des racines remontant à l'Antiquité la plus reculée se considéraient comme les héritiers de l'authentique tradition du judaïsme originel et se nommaient les *mequbbalim* (en français les kabbalistes), ceux auxquels la tradition donne son agrément et en lesquels elle voit ses dignes représentants. Dans la littérature rabbinique proprement dite, c'est-à-dire dépourvue de toute imprégnation mystique, le terme *kabbalah* couvrait à peu près le même champ sémantique qu'un autre vocable hébraïque, *massorét*, par exemple. Et lorsque les sages du Talmud l'utilisaient, c'était pour définir un legs spirituel ou religieux, une tradition ancestrale tout simplement. Ainsi, lorsque des groupes ethniques différents avaient des us et coutumes qui n'avaient pas l'agrément de la Tora, les sages expliquaient que la responsabilité en incombait à la transmission d'un legs (*massorét avotam be-yadam*). Et dans un contexte voisin, en l'occurrence le recours au terme *kabbalah*, les sages du Talmud disaient souvent qu'ils n'avaient pas de tradition sur tel ou tel sujet (*eyn lanou kabbala 'al zé*). C'est seulement après la seconde partie du XIII^e siècle que le terme *kabbalah* a pris une connotation exclusivement mystique.

À partir de là, ce terme se suffisait à lui-même : nul besoin de le définir davantage. La *kabbalah* était dès lors la kabbale, l'enseignement mystique ou ésotérique, par excellence.

Ce choix n'est guère le fruit du hasard : en s'autoproclamant¹ tradition (kabbale), les adeptes des doctrines ésotériques revendiquaient pour eux seuls la fidélité à la tradition authentique. Cette remarque est à rapprocher de ce que nous écrivions *supra* : l'habillage juif de la philosophie aristotélicienne ne confère pas à ce legs intellectuel importé une légitimité suffisante. Derrière cette affirmation identitaire, on distingue un procès en illégitimité intenté aux partisans de la philosophie rationaliste de Maimonide (1138-1204), lequel ne visait que la contemplation pure. La chasse implacable aux anthropomorphismes bibliques, à laquelle se livre Maimonide dans son *Guide des égarés*, et sa volonté de dépouiller l'essence divine de toute corporéité faisaient craindre l'émergence d'un judaïsme abstrait et désincarné dont les jours seraient comptés. Nous verrons plus loin que les premiers textes de la littérature kabbalistique réagissaient précisément contre cet intellectualisme maimonidien en se grisant d'un exubérant symbolisme sexuel et de descriptions fantastiques de la forme mystique de la divinité (*Shi'ur Qoma* : mesure de la taille).

KABBALA VERSUS PHILOSOPHIE

Par-delà son essence si riche et si consistante, la kabbale se voulut surtout une opposition à une reformulation intellectualiste et rationaliste du judaïsme qui lui inspirait les pires inquiétudes. Si l'on cherche des traces de ce courant kabbalistique ou ésotérique dans les sources juives anciennes (Midrash et Talmud), peu d'éléments apparaissent, ce qui ne signifie nullement qu'ils n'y avaient pas figuré en plus grand

1. J'ai traduit la formule allemande *eine sich selbst benennende Kabbala* utilisée par Wilhelm Bacher (1850-1913) dans son ouvrage ancien mais toujours consultable avec fruit *Die Biblexegese der jüdischen Religionsphilosophen des Mittelalters vor Maimuni* (1892). Bacher avait aussi publié une remarquable étude sur « L'Exégèse biblique dans le Zohar » dans le tome XXII de la *Revue des études juives* que Scholem complètera quelques décennies plus tard.